

ARTICLE II.

DES PRINCIPAUX SYSTÈMES CONCERNANT LA NATURE INTIME DES MALADIES.

73. *Humorisme.* — C'est un système fort ancien que celui qui faisait consister l'essence de la maladie dans les altérations des humeurs, et accusait toujours, soit le sang, soit la bile, soit la pituite, ou, pour parler une langue moins surannée, la lymphe, soit même enfin la fabuleuse atrabile. L'humorisme semble avoir surgi au berceau de l'art. Dans les livres de la collection hippocratique, il se montre déjà constitué en doctrine régnante. Bien long-temps il a trôné dans les écoles et s'y est maintenu vivace, à de légères variations près, par lesquelles il s'adaptait aux différentes époques; bien long-temps il a dominé, sinon les convictions, du moins le langage des générations médicales. Écoutons comment il se formulait encore dans la bouche du sage Sydenham, l'un des princes de la médecine d'observation. « La raison dit, » ainsi parlait Sydenham, ... « que la maladie, si hostiles que soient au corps humain les » causes qui la font naître, n'est pas autre chose qu'un effort de la nature, qui, pour le salut du malade, travaille de tout son pouvoir à » l'expulsion de la *matière morbifique*. En effet, comme l'espèce humaine... est née pour recevoir des impressions variées venues du dehors, il est par cela même impossible qu'elle ne soit pas sujette à des » maux variés dont l'origine est due en partie à ces particules de l'air qui, » mal assorties à nos humeurs, s'y insinuent néanmoins à la longue, se » mélangent avec le sang même et répandent par tout le corps leur morbifique influence, et en partie aussi à diverses fermentations, ou même » à la putréfaction des humeurs qui ont séjourné dans le corps au-delà » d'un temps convenable, parce qu'il y a eu impuissance d'accomplir » leur assimilation ou leur excrétion, à cause de leur trop grande masse » ou de leur mauvaise qualité. Ces effets étant si intimement mêlés et » attachés à l'essence de l'humanité, que personne ne peut être exempt » d'en éprouver sa part, la nature s'est réservé une méthode, un enchaînement de symptômes, afin de pouvoir éliminer la *matière peccante et étrangère*, qui, autrement, dissoudrait l'arrangement de » toute la machine... Et pour fournir un ou deux exemples à l'appui de » la vérité des assertions ci-dessus émises, qu'est-ce donc, je vous le » demande, que la peste elle-même, si ce n'est un ensemble de symptômes dont se sert la nature pour que les particules miasmiques » inspirées avec l'air soient rejetées par les émonctoires, sous forme » d'abcès, ou par le moyen d'autres éruptions? Qu'est-ce que la goutte, » sinon une ressource providentielle de la nature pour dépurer le sang » des vieillards?... Et l'on peut affirmer qu'il en est de même de la

» plupart des autres maladies parfaitement formées. » (Syd., *Observ. med.*, sect. I, cap. 1, *De morbis acutis in genere.*) Dans la doctrine des humoristes, les matières morbifiques, peccantes, incompatibles avec la santé, étaient censées subir, par le fait de la maladie, une élaboration particulière, une *coction*, en vertu de laquelle elles devenaient susceptibles d'être assimilées, ou du moins d'être évacuées par l'excrétion alvine, par les sueurs ou les urines, ou par quelque autre voie. Jusqu'à ce que cette coction commençât à s'opérer, c'était la période de *crudité*, laquelle correspondait exactement à ce que l'on nomme, sous le point de vue purement symptomatologique, la période d'augment (53). La métastase (55) s'expliquait à peu de frais par la commode hypothèse du transport des matières morbifiques d'un point de l'économie à l'autre. Inutile de dissenter ici sur la vanité de l'humorisme, en tant que moyen universel d'explication par-delà la sphère de l'observation; système désormais frappé d'irrévocable déchéance, et avec lequel il n'est pas permis de confondre, tant s'en faut, le sage retour de notre époque à l'investigation des altérations humorales appréciables. Sans aucun doute, il est des maladies où le premier rôle appartient positivement à l'altération du sang ou de quelque autre humeur; il y en a aussi à l'égard desquelles la primauté des vices humoraux est plus ou moins vraisemblablement fondée; mais il y en a d'autres, et en bon nombre, relativement auxquelles c'est user gratuitement ou plutôt abuser de l'hypothèse que de placer leur siège dans les humeurs: aussi les humoristes eux-mêmes finirent-ils par admettre des *maladies sans matière*; c'est ce qu'on appellerait aujourd'hui des maladies purement dynamiques. Et puis enfin, que penser de cette prétendue coction des matières morbifiques? N'y a-t-il pas erreur, non seulement dans le mot, mais dans le fond même de la chose, relativement aux cas où l'existence d'une matière morbifique est une réalité bien démontrée?

74. *Solidisme.* — Au rebours de l'humorisme, le solidisme n'accorde aux liquides de l'économie animale qu'un rôle de mince valeur, si tant est qu'il daigne les tenir en ligne de compte, et qu'il veuille bien ne pas les laisser entièrement en oubli. Suivant ce système, c'est uniquement dans les solides que gît la cause prochaine, la condition essentielle des maladies. Parmi les médecins de l'antiquité, Asclépiade apparaît comme l'un des plus illustres rêveurs qui se soient imaginé de chercher au point de vue du solidisme l'explication universelle, le dernier mot de la pathologie. Peut-être même fut-il le premier qui ait fait école d'après un tel point de vue. Il considérait la vie comme un mouvement continu de corpuscules à travers les pores des différens organes: la santé, à ce qu'il prétendait, consistait dans la juste proportion de ces pores; la maladie, dans leur disproportion avec les matières à recevoir, dans leur resserrement ou

leur dilatation. Cette doctrine, plausible à la rigueur, en tant qu'elle se serait bornée à cette large et vague énonciation, se surchargeait d'hypothèses arbitraires et gratuites par prétention de spécifier, dans chaque genre d'affection, le mode et le degré de la disproportion : la fièvre quarte, par exemple, était attribuée à l'arrêt des plus petits corpuscules ; la fièvre tierce, à celui des corpuscules de moyenne grandeur ; la fièvre continue, à celui des plus gros. Dans quel dédale de chimères l'esprit humain ne va-t-il pas s'égarer, lorsque, entraîné par la manie de tout expliquer, il abandonne le solide terrain des phénomènes observables ! Au surplus, le solidisme d'Asclépiade n'eut qu'un règne passager : dans l'histoire de la médecine, ce n'est pour ainsi dire qu'une éclipse éphémère de l'antique humorisme, bientôt après réhabilité, et pour long-temps restauré par le puissant génie de Galien. A la fin du siècle dernier, et au commencement du nôtre, dans le fort de l'enthousiasme qu'inspiraient les révélations positives de l'anatomie pathologique, plus ardemment cultivée qu'elle ne l'avait jamais été jusque là, et incomparablement plus fertile, comme de raison, en notions relatives aux solides qu'en notions relatives aux liquides, le mouvement des esprits se tourna vers le solidisme et s'y abandonna sans réserve, ou peu s'en faut. Affranchis qu'ils étaient, grâce à l'indépendance de la raison moderne, de tout respect superstitieux pour le vieux dogme des quatre humeurs, pour cette tétrarchie imaginaire du sang, de la bile, de la pituite et de l'atrabile ; dégoûtés qu'ils étaient aussi par la vaine fantasmagorie de fermentations et de putréfactions humorales que l'iatro-chimisme avait mise en scène, et qui, devant les lumières naissantes de la nouvelle chimie, de la chimie pneumatique, avait cessé d'offrir la moindre apparence de vérité, les médecins ne songèrent que peu, ou même pas du tout, à porter leurs recherches sur les liquides de l'économie animale, et négligèrent même trop souvent ce qu'il pouvait y avoir de positif à cet égard dans les travaux de leurs devanciers. Devenus solidistes exclusifs, et cela surtout à la voix de Pinel, ils regardaient les solides comme étant seuls susceptibles de recevoir l'impression des causes morbifiques, comme étant seuls capables de fournir d'importants symptômes ; ils aimaient mieux, pour l'explication des perturbations générales de l'économie, invoquer uniquement la sympathie, force mystérieuse placée dans le système nerveux, que de recourir jamais aux altérations du sang, qui, circulant partout, peut partout exercer une maligne influence. Ils admettaient plus volontiers, pour l'intelligence des métastases, un transport d'action morbide ou d'irritation, que le transport d'une humeur, d'une matière morbifique, ce qui pourtant consiste à préférer qu'on fasse voyager dans le corps une abstraction plutôt qu'un être hypothétique. Le système de Broussais ne fut qu'une forme du solidisme, et

l'une des formes les plus erronées : toutes les maladies, d'après le célèbre hérésiarque du Val-de-Grâce, se réduisaient à deux conditions contraires des tissus organiques, savoir, 1° à l'état d'*irritation*, excès de stimulation, augmentation d'énergie vitale, 2° à l'état d'*ab-irritation*, défaut de stimulation, diminution d'énergie dans les phénomènes vitaux : seulement, de ces deux états, le premier était présenté comme incomparablement plus fréquent que le second, comme la source la plus féconde de nos maux.

75. *Animisme*. — (de *Anima*, Ame.) — Un système des plus singuliers et des plus célèbres, et qui, à raison même de ce double titre de célébrité et de singularité, me paraît mériter que l'attention de nos jeunes et studieux lecteurs s'y arrête quelque temps, c'est l'*animisme* ; système physiologique et médical dans lequel l'âme, substantialisation hypothétique des facultés de sentir, de penser et de vouloir, était de plus réputée, par extension de cette première hypothèse scientifique, pour la suprême directrice de tous les phénomènes même inaperçus et involontaires de l'économie animale, pour l'unique souveraine de la santé et de la maladie.

Stahl, professeur à l'université de Hall de 1694 à 1716, fut le créateur de ce système. Il éleva ainsi un drapeau d'opposition contre les iatro-mécaniciens, qui s'efforçaient de rapporter toutes les actions vitales, hormis cependant le sentiment et la pensée, aux lois mathématiques de la mécanique et de l'hydraulique ; contre les iatro-chimistes, qui prétendaient tout expliquer par la grossière chimie de leur siècle.

Certes, avant Stahl, maints philosophes et maints médecins avaient avoué l'impossibilité d'expliquer péremptoirement la vie et tous ses effets par les lois de la nature inorganique, et reconnu la nécessité logique d'avoir recours à l'hypothèse d'une ou plusieurs forces spéciales. Dans l'antiquité, Hippocrate et Galien attribuèrent à une force intérieure, à une sorte de principe divin, cette merveilleuse harmonie des phénomènes organiques, qui révèlent une tendance conservatrice jusque dans le trouble et le désordre de la maladie. Aristote composa un traité spécial *Sur l'Ame* (*Περὶ ψυχῆς*, en 3 livres) ; et là, il ne paraît avoir compris l'âme que comme formule abstraite et résumée des propriétés de la vie ; car il la définit une *entéléchie* (*Ἐντελεχία*), ou perfection inhérente au corps vivant comme la forme à la matière, et il lui assigne trois modes de manifestation, savoir, nutrition, sensation, intellection. Dans le moyen-âge, la scolastique admit généralement trois sortes d'âmes pour se rendre compte de la vie : l'âme végétative, qui existait chez les végétaux comme chez les animaux et l'homme, réglait toutes les actions organiques dont l'accomplissement a lieu sans conscience et sans volonté ; l'âme sensitive, qui se joignait à la première chez les animaux et chez l'homme,

présidait aux grossières impressions des sens, aux appétits charnels, aux passions brutales; enfin, l'âme raisonnable exclusivement dévolue à l'homme, qui lui devait et sa supériorité d'intelligence, et sa liberté morale. A l'ère de la renaissance, Paracelse expliqua la génération, l'accroissement et la conservation de tout être vivant par le moyen d'un *archée*, esprit ou démon invisible qui gouvernait au gré de ses idées la machine organisée, et se trouvait tout-à-fait comparable aux gnomes, aux ondins, aux sylphes, imaginaires puissances de la physique cabalistique. L'archée de Van-Helmont fit depuis un bruit encore plus grand : archée donné en termes formels pour un être non seulement invisible, mais immatériel; archée souverain, siégeant à l'orifice supérieur de l'estomac, et présidant de là à une foule d'archées subalternes, placés dans les divers organes, dans les reins, dans l'utérus, dans le cerveau, etc.

Souvent aussi, avant Stahl, on avait signalé, comme fait réel et positif, en dehors de toute opinion spéculative et systématique, l'influence du principe sentant et voulant, ou de l'âme proprement dite, sur bon nombre d'actions qui sont généralement attribuées au domaine de la vie végétative et involontaire. Galien, dans le deuxième livre de son traité *Du mouvement des muscles* (Περὶ μύων κινήσεως. — Edit. citée, t. I, p. 563-5), avait fort bien prouvé la complète analogie des mouvemens respiratoires et des mouvemens d'excrétion fécale et de miction avec les mouvemens le plus évidemment volontaires. Écoutons-le parler lui-même, mais en ne prenant au milieu de sa prolixité accoutumée que la substance de son discours. « Si la respiration, » dit-il, « se continue irrésistiblement et s'accomplit même à notre insu pendant le sommeil, si elle ne peut à notre gré se suspendre et se renouveler à de longs intervalles, comme la marche, la parole, la préhension d'un objet quelconque, etc., c'est que nous sommes incessamment provoqués à exécuter le jeu alternatif de l'inspiration et de l'expiration par la perception d'un besoin impérieux, qui, la plupart du temps, en raison de l'habitude, est presque aussitôt obéi que perçu, et oublié aussitôt qu'obéi. Il en est de même pour une foule de mouvemens irréfléchis et instinctifs que les muscles les plus dépendans de la volonté exécutent, soit durant le sommeil, soit même dans l'état de veille. Ne nous arrive-t-il pas en dormant de changer de place, de parler, etc., sans nous en souvenir le moins du monde? Et d'ailleurs, tout éveillé que nous sommes, prenons-nous toujours bien garde au clignotement de nos paupières, à nos pas pendant la marche, à nos gestes pendant un discours, etc., etc.? Evidemment, des mouvemens volontaires, les uns sont tout-à-fait libres, les autres sont commandés par les sensations : pour l'accomplissement des premiers, nous sommes dans une conti-

» nuelle indépendance; il n'en est pas de même à l'égard des seconds, » qui doivent s'accomplir dans un certain espace de temps, et avec une certaine mesure. Marcher vers quelqu'un, converser, prendre quelque chose entre ses mains, voilà des actes parfaitement libres. Au contraire, se décharger le ventre et rendre ses urines, voilà des actes que bien des fois nous accomplissons forcément, tant le besoin qui les commande peut devenir pressant et douloureux. » Quelques physiologistes modernes avaient aussi reconnu l'empire de l'âme bien au-delà du cercle des observations ordinaires, et sur un grand nombre de mouvemens dont l'accomplissement semble avoir lieu sans volonté et sans conscience, parce que, en raison d'une habitude née le plus souvent avec la vie, toujours la même action succède instantanément à la même impression, sans réveiller l'attention de l'esprit et sans laisser la moindre trace dans la mémoire.

En quoi donc Stahl fut-il un novateur? S'il s'était borné, d'une part, à constater l'irréductibilité d'un grand nombre de phénomènes vitaux aux lois mécaniques et chimiques jusqu'alors découvertes; si, d'autre part, il avait reconnu que plusieurs mouvemens, qu'un coup d'œil superficiel distinguera tout d'abord d'avec les mouvemens libres, sont cependant ramenés au même principe que ceux-ci par une observation plus profonde : oh! dans ce cas, il n'aurait fait que répéter d'antiques vérités sous leur plus modeste forme, et combattre avec les simples armes du bon sens les prétentions exagérées des doctrines iatro-mécaniques et iatro-chimiques. Mais, entraîné lui-même par le décevant besoin d'une explication générale, et peut-être séduit par la fausse gloire d'imaginer quelque chose de nouveau, il rangea, sans exception, toutes les actions organiques parmi les attributions de l'âme, cet être incorporel et pensant, selon la révélation et le spiritualisme. Au fond, l'innovation n'était pas immense; elle ne consista qu'à transporter à l'âme, dont l'existence au moins était généralement admise, le rôle de cet archée fantastique, à qui Paracelse et Van-Helmont n'avaient pas attiré beaucoup de croyans.

Stahl a complètement exposé son système dans un livre intitulé *Theoria medica vera* (Hall, 1708, in-4°). Voici la substance de ce livre, réduite, comme il me paraît à propos de le faire, à sa plus simple expression. (Comme dans le texte original, la différence du caractère typographique appellera l'attention sur les mots, ou plutôt sur les idées qui constituent les dogmes fondamentaux du stahlianisme.)

La matière du corps animal est par elle-même éminemment corruptible; cependant la vie, tant qu'elle dure, en prévient la corruption ou putréfaction. Or, ce qui fait vivre le corps, c'est l'âme, non, comme on l'entend vulgairement, par sa simple union avec lui, mais par une action vraiment toute mécanique et physique, c'est-à-dire par l'expul-

sion perpétuelle des matériaux qui s'usent, et par l'assimilation de nouveaux matériaux en remplacement de ceux-là. L'âme, dans l'exercice de ces fonctions *vitales* et *nutritives*, agit comme dans les passions vives, sous l'influence desquelles elle ne songe ni à ce qu'elle fait ni à ce qu'elle veut, mais se hâte seulement, sans réflexion aucune, d'exécuter sa volonté. On peut démontrer *a priori* la réalité de son action, car le corps ne se conserve que par le *mouvement*; or, le *mouvement* est quelque chose d'*incorporel*, qui modifie *accidentellement* les corps, mais qui a une *essence* identique à celle de l'âme. (Stahl emprunte ce principe plus que douteux à cette philosophie cartésienne alors dominante, qui n'accordait à la matière pas d'autres qualités que les trois dimensions de l'étendue, et qui en proclamait la passivité absolue.) La conservation du corps exige, 1^o la *vie* proprement dite, ou maintien de la matière dans sa *crase* propre et intime; 2^o la *nutrition*, ou réparation perpétuelle de la structure; 3^o la *sensation*, comme moyen de préservation contre les choses nuisibles du dehors. L'âme, par le *mouvement tonique*, accomplit à notre insu les deux premiers offices, comme par le *mouvement local* (locomotion) elle obéit, de notre plein gré et en pleine connaissance de cause, aux avertissemens de la sensation. Les organes sont les instrumens, et il est bon de les connaître; mais c'est assez d'avoir une idée générale de leur situation, de leur forme, de leurs rapports et de leurs usages. Les minutieux détails d'anatomie, pas plus que les rêveries chimiques sur la convenance ou disconvenance des humeurs peccantes et des matières pharmaceutiques, ne peuvent éclairer le physiologiste et le médecin dans l'étude des mouvemens vitaux, soit normaux, soit morbides. La connaissance purement *empirique* de ces mouvemens, et la considération de leurs *causes finales*, voilà les véritables flambeaux de la *théorie médicale*. On apprend ainsi à connaître que la maladie est une lutte active de l'âme contre les causes morbifiques. Si cette lutte est régulière et tend d'elle-même à la guérison, le médecin se gardera d'y intervenir, et se bornera à une sage expectation; sinon, il emploiera les moyens dont l'expérience a démontré l'efficacité, soit pour modérer, soit pour provoquer toutes les réactions médicatrices de l'âme (fièvres, congestions, évacuations, etc., etc.).

Le plus illustre des philosophes contemporains, Leibnitz, objecta contre ce système médico-psychologique que l'âme, substance immatérielle, ne peut agir arbitrairement, et indépendamment des lois mécaniques, sur une substance matérielle comme le corps; que l'hypothèse d'une pareille action est incompréhensible et absurde. Pressé par la redoutable dialectique d'un si rude adversaire, le professeur de Hall, plutôt que de rétracter la suprématie générale de l'âme sur la santé et sur la maladie, aima mieux faire de cette âme un être étendu et matériel;

et tout croyant qu'il était, ou plutôt en sincère et parfait croyant, il déclara fonder ses espérances d'immortalité, non sur l'essence même du principe pensant, mais sur la volonté expresse de Dieu. Et cet aveu n'est pas, dans la bouche de Stahl, une contre-vérité, une antiphrase ironique à la mode de Voltaire. On ne saurait taxer d'incrédulité celui qui, dans une argumentation sérieuse et toute physiologique, considère les connaissances de l'âme pour le gouvernement de la santé et pour la guérison des maladies comme l'héritage imparfait, et l'ombre de la science infuse du premier homme avant la chute (*Theor. med.*, p. 539).

L'animisme fut d'abord accueilli dans toute sa pureté, ou, pour mieux dire, dans toute son exagération originelle, par une bonne partie des élèves qui se pressaient en foule sur les bancs de l'université de Hall; puis, de là, il se propagea dans toute l'Allemagne et dans les autres contrées de l'Europe, et compta un grand nombre de partisans parmi les médecins du XVIII^e siècle. Ce succès doit s'expliquer par plusieurs causes. En premier lieu (et ceci est une raison fondamentale), les médecins, ainsi que le commun des hommes, croyaient alors, pour la plupart, avec une foi religieuse, à l'existence de l'âme, et peu d'entre eux eussent songé, même en pleine liberté de conscience, à essayer de ruiner le système par la négation de la base. En second lieu, il y avait du vrai, et beaucoup de vrai, dans cette réaction, contre l'abus des explications mécaniques et chimiques; c'en était assez pour entraîner trop loin les opposans à imagination ardente et à raison peu sévère, et pour les livrer tout entiers à la décevante considération des causes finales, dont les faciles interprétations sourient d'ailleurs à la paresse naturelle de l'esprit humain beaucoup plus que la pénible et laborieuse investigation des lois physiques. Troisièmement, enfin, les préceptes généraux de Stahl, concernant la cure des maladies, étaient raisonnables et vrais, indépendamment des chimériques prémisses sur lesquelles cet auteur les fondait: médecine expectante, quand la marche naturelle de la maladie tend à la guérison; médecine active, dans le cas contraire, mais guidée par la connaissance empirique des agens thérapeutiques plutôt que par des idées théoriques sur les rapports mécaniques ou chimiques de tels ou tels remèdes avec l'épaississement ou l'excessive fluidité, l'acidité ou l'alcalescence des humeurs, etc., etc.: voilà ce qui dut rallier sous la bannière de l'animisme tant d'hommes de l'art, meilleurs praticiens que philosophes, et plus faits pour sentir la vérité de la partie purement médicale du système que pour juger de la fausseté de la partie physiologique.

Tout en reconnaissant l'âme comme premier moteur du corps organisé, tant dans la santé que dans la maladie, quelques médecins, moins exclusifs et plus savans que les stahliens purs, tinrent grand compte

des lois mécaniques et physiques dans l'explication des phénomènes consécutifs à la première impulsion de l'âme. Ce furent pour ainsi dire les éclectiques de l'animisme : le plus célèbre d'entre eux fut Sauvages. Enfin, dans la dernière moitié du XVIII^e siècle, la croyance à l'âme, tombant de jour en jour en discrédit sous les attaques audacieuses de l'incrédulité et du matérialisme, céda la place, en physiologie, au *principe vital*, aux *forces vitales*, aux *propriétés vitales* : bref, l'animisme se transforma en vitalisme entre les mains des Borden, des Barthez, des Bichat, qui, à l'exemple de Stahl, proclamaient chose impossible l'explication de la vie par les lois physico-chimiques. Et, à vrai dire, n'est-ce pas au fond une reproduction bâtarde de l'animisme que cette forme, plus brillante que solide, plus ingénieuse que logique, sous laquelle notre Bichat a présenté le vitalisme, et qui a joui d'une si grande vogue dans les vingt premières années de ce siècle ? que cette doctrine des cinq propriétés vitales, sensibilité animale, sensibilité organique, contractilité animale, contractilité organique sensible, contractilité organique insensible, doctrine qui, toute spécieuse qu'elle est au premier abord par le prestige du savoir et du génie, tombe devant une critique froide et profonde ? Qu'est-ce donc, en effet, que l'hypothèse d'une *sensibilité organique*, en vertu de laquelle les tissus vivans sont censés sentir à l'insu de l'individu, et d'une façon isolée, ou, pour mieux dire, *insensible*, l'impression des matières à absorber ou à exhaler, à recevoir ou à rejeter, etc., et sous la direction de laquelle les deux contractilités organiques, la sensible et l'insensible, comme la contractilité animale le fait sous l'influence de la sensibilité animale, sont censées opérer tant et tant de phénomènes vitaux visibles ou imperceptibles, comme, par exemple, pour ne rien citer que de pathologique, les vomissemens, les palpitations, les résolutions d'organes engorgés, les résorptions de sang épanché, etc., etc. ? Cette sensibilité organique, sensibilité qui ne se sent pas, et qui présente presque un contre-sens dans sa dénomination même, n'est-elle pas, dans l'étendue illimitée que Bichat lui assigne, une chimère tout-à-fait inadmissible ? Il est bien légitime, je le répète, de reconnaître l'influence du principe sentant, quel qu'il soit dans son essence, sur bon nombre d'actions qui sont généralement réputées du domaine de la vie végétative ; mais, en vérité, prêter un mode quelconque de sensibilité à tout tissu vivant, c'est rhabiller d'un nom nouveau l'archée de Paracelse et de Van-Helmont, c'est réinstaller l'animisme à peine déguisé.

76. *Conclusion.* — A bien considérer les divers systèmes qui ont été imaginés pour réduire à une explication simple et universelle la pathologie tout entière, soit ceux qui viennent d'occuper expressément notre attention comme étant de premier ordre, comme étant générateurs de

systèmes secondaires, soit ceux dont je n'ai fait mention qu'en passant, ou que j'ai dû nécessairement omettre ; qu'y a-t-il, en définitive, pour un esprit droit et une raison froide, à inférer de cet examen ? C'est que chacun de ces systèmes achète sa décevante simplicité aux dépens de la vérité, dont une seule face, à l'exclusion de tout le reste, se trouve mise en relief : c'est que ces aspirations transcendantes à la connaissance de la nature intime des maladies n'aboutissent qu'à égarer l'esprit dans un épais nuage d'hypothèses aussi stériles qu'abstruses. Solidisme, humorisme, iatro-mécanisme, iatro-chimisme, animisme, vitalisme ; ce sont là autant de systèmes exclusifs qu'il faut également répudier dans ce qu'ils ont d'absolu et d'exagéré, et qui présentent également chacun un point de vue bon à étudier. Les temps viendront-ils jamais où les sciences physiologiques, et la pathologie en particulier, seront constituées sous la magnifique unité d'une loi générale, comme l'astronomie l'est sous la loi newtonienne de l'attraction ? Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'ils ne sont pas encore venus, ni près de venir.

Ainsi donc, d'une part, nous ne devons nous poser ni en solidistes ni en humoristes. Conduisons de front l'observation des solides et celle des humeurs : étudions les altérations de celles-ci tout aussi bien que les altérations de ceux-là, jusqu'aux dernières limites qui sont permises à la portée de nos sens et de nos moyens actuels d'investigation : puis, relativement à telles ou telles maladies, constatons sans prévention qui, de telle humeur ou de tel solide, a réellement la priorité dans la succession des altérations observables. Après cela, irons-nous volontiers nous égarer dans d'épineuses et interminables controverses sur la question de savoir si le vice organique visible ne fait pas suite à quelque altération humorale imperceptible, ou, réciproquement, si le vice humoral appréciable ne dérive pas de quelque altération organique invisible ? Non, mille fois non, car il vaut mieux faire halte que de marcher en avant pour ne rencontrer que les ténèbres.

D'autre part, en pathologie comme en physiologie, nous pensons qu'il faut accueillir toutes les explications de détail que peut fournir l'application rigoureuse des lois de la mécanique, de la physique et de la chimie. Qu'on étende de plus en plus le cercle de ce genre d'explications, nous y consentons, que dis-je ? nous le souhaitons de grand cœur. Mais toujours est-il, et on ne saurait le nier sans un insigne aveuglement, que les phénomènes morbides de l'économie animale, pas plus que les phénomènes normaux, ne sont pas tous de nature à être réduits aux lois physico-chimiques jusqu'à présent connues. De l'impossibilité de les y réduire, il ne s'ensuit certainement pas que Stahl ait eu droit de les attribuer tous au principe du sentiment et de la pensée ; et personne, que je sache, ne tient aujourd'hui pour cette opinion bien et

dûment défunte. Il ne s'ensuit pas davantage que les vitalistes soient logiquement excusables dans leur antipathie systématique pour les explications physiques et chimiques dans les théories pathologiques; qu'ils n'aient pas tort, et grand tort, de prétendre qu'entre les phénomènes physico-chimiques et les phénomènes vitaux, et, partant, entre les forces auxquelles on doit rapporter ceux-là, et les forces auxquelles on doit rapporter ceux-ci, il y a non seulement dissemblance et diversité, mais opposition, incompatibilité et, pour ainsi dire, état de guerre. Ce qui est entièrement rationnel, ce qui, en bonne philosophie scientifique, ne peut pas être contesté, c'est d'admettre provisoirement, et jusqu'à ce que le progrès des sciences en ait autrement décidé, des *forces spéciales*, qui soient posées comme causes efficientes de tout ce qu'il y a, dans l'économie animale, d'actions irréductibles quant à présent aux lois physico-chimiques. C'est là, disons-le pour ceux qui se laisseront plus aisément persuader par l'exemple d'une science exacte que par les dogmes de la logique, suivre la méthode pratiquée par les physiciens, qui n'ont ramené le galvanisme, et, dans ces derniers temps, le magnétisme à l'électricité ordinaire qu'après en avoir eu la démonstration la plus évidente, qui ne professent pas comme incontestable axiome, mais seulement comme conjecture vraisemblable, l'existence d'un fluide universel, d'un éther dont la lumière, le calorique et l'électricité ne seraient que les divers modes. Sans doute ces forces spéciales, que nous admettons dans la machine vivante, ne sont qu'une modification des forces générales de la matière, puisqu'elles apparaissent toujours là où apparaît l'organisation, c'est-à-dire une certaine composition matérielle; c'est même pour cela que je les nommerais plus volontiers forces organiques que forces vitales; mais la nature de la modification qui les constitue est demeurée jusqu'ici un impénétrable mystère; il n'a pas encore été donné au génie de l'homme d'atteindre la solution d'un tel problème. Voilà notre doctrine, notre philosophie biologique. C'est un organicisme que nous pouvons nommer physico-vitalisme, parce que nous admettons les propriétés ou forces vitales, non comme causes premières, mais comme résultantes; non comme des êtres substantiels, mais comme des modalités de la matière organisée. Ces forces organiques ou vitales, je crois convenable de les réduire, comme je le disais dans mes *Prolegomènes de physiologie* (p. 30), aux deux formules que voici: 1° la force plastique ou d'affinité vitale; 2° la force nerveuse ou *nervosité*. Qu'on ne prenne d'ailleurs ces formules que pour ce qu'elles valent. Ce sont des abstractions sous lesquelles l'esprit humain constate le rapport commun d'un grand nombre de phénomènes; abstractions indispensables au langage et au raisonnement, et qui ne font que représenter l'inconnu, comme les *x* et les *y* dans les équations algébriques non résolues. Et ne sont-ce donc

pas, après tout, des abstractions analogues, que l'attraction newtonienne en physique, la cohésion et l'affinité en chimie? Il nous a paru nécessaire, dans ce temps d'anarchie médicale, de bien avertir nos lecteurs, une fois pour toutes, de notre façon de philosopher, de leur faire notre profession de foi en matière de haute physiologie, puisqu'en pathologie, ainsi que dans l'histoire de l'organisme normal, nous devons comme de juste suivre ces mêmes errements, et distinguer les phénomènes, sous le rapport de leur nature, en phénomènes mécaniques et physiques, en phénomènes de chimie inorganique, en phénomènes d'affinité vitale, et en phénomènes nerveux.

CHAPITRE III.

ÉTILOGIE GÉNÉRALE (3. A.)

77. *Coup d'œil préliminaire, et division du sujet.* — Bien entendu que ce qu'on appelle la *cause prochaine* d'une maladie ne ressortit point à l'étiologie. Cette cause prochaine n'est pas autre chose, en effet, que l'altération matérielle, observable ou imperceptible, par le fait de laquelle il y a maladie, et sans la présence de laquelle la maladie ne peut pas exister; elle est inséparablement liée au désordre fonctionnel comme la substance à la qualité: c'est un élément essentiel de la maladie même, c'en est la condition substantielle. C'est donc à la nosologie qu'il appartient de traiter des causes prochaines: observables, elle les revendique à titre de vices matériels pour le domaine de l'anatomie et de la chimie pathologiques; imperceptibles, elle tâche de les poursuivre et de les entrevoir dans les sentiers de l'hypothèse, ou bien, plus sagement, elle prescrit de ne pas courir après elles, ou plutôt après leur ombre, au milieu de ténèbres inaccessibles à la raison humaine.

Ce qui revient à l'étiologie, c'est l'examen des *causes éloignées*, de celles qui précèdent de plus ou moins loin les diverses espèces d'affections, soit pour en préparer le développement, soit pour en déterminer l'invasion.

A. Ces causes se trouvent partout: autour de nous, et en nous. Dans le premier cas, disons-les, comme de raison, *externes* ou *extérieures*;